

modèles variés et originaux. Dans cette paix, Michel eût pu vivre heureux, et cependant les nuages qui assombrissaient son front ne se dissipaient point. Quand Suzanne, émue et inquiète, l'interrogeait, il souriait et, par un grand effort de volonté, secouait son amère préoccupation. Mais, la nuit, la jeune femme l'épiait encore, et le sommeil trahissait la constante pensée de Michel. Elle l'entendait murmurer dans un rêve cruel et obsédant, toujours le même, toujours les mêmes paroles. . . .

—Lâche, Michel Rainey, lâche et déshonoré ! . . .

Hélas ! elle avait espéré le consoler de tant de mépris immérités, de tant d'humiliations injustes : la blessure serait-elle mortelle ? . . .

Rainey pâlisait et maigrissait à vue d'œil. La solitude lui pesait et pourtant il fuyait les hommes. Parfois il levait les yeux au ciel et gémissait douloureusement avec une intonation accablée :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi le devoir est-il si austère et si rude, ou pourquoi mon âme est-elle si faible ? . . .

Un jour, ce fut une telle rumeur dans les montagnes, dans tout le pays, partout, que l'écho en vint jusqu'au chalet solitaire. Depuis longtemps Michel ne lisait plus les journaux et, vivant en reclus, ignorait les bruits du monde. Mais celui-ci était trop retentissant pour ne pas vibrer jusqu'au cœur des forêts, jusqu'au sommet des montagnes. . . . Toute âme française en tressaillait d'une étrange et poignante émotion : la guerre venait d'être déclarée à la Prusse.

Michel, qui tenait la nouvelle d'un garde forestier, son ancien subalterne et son plus proche voisin, rentra au chalet, le cœur battant à se rompre, le regard enfiévré, le visage coloré d'une rougeur ardente.

En le voyant, Suzanne, qui jetait sur la soie rose pâle d'un écran des gerbes d'asphodèles aux fleurs capricieuses, laissa échapper palette et pinceaux, et, pâlisant, courut à lui.

—Qu'as-tu, Michel ? . . . Souffres-tu ? . . .

—Ecoute, lui dit-il d'une voix si altérée que sa femme devina plutôt qu'elle n'entendit les paroles. Ecoute, Suzanne, ce murmure grandissant qui monte de la plaine, c'est le roulement des tambours, c'est le pas d'une armée en marche, bientôt ce sera le bruit du canon qui tonne. Suzanne, comprends-tu, c'est la guerre ! . . .

—La guerre ! . . .

—Oui, la France est en danger, ses frontières sont menacées, elle appelle tous ses enfants à son aide. . . .

Suzanne appuya la main sur son cœur où quelque chose se brisait. Son regard, soudain angoissé, chercha à travers le rideau retombant du lierre et de la vigne vierge les quatre petits qui s'ébattaient avec des cris joyeux sur l'herbe du pré voisin, elle songea aux deux autres qui étudiaient à Nancy à la fois sérieux et insouciant ; mais rien ne la fit défaillir. Debout près de son mari, elle sentait en son âme un courage pareil à celui de Michel, et appuyant sa tête contre sa mâle poitrine :

—Engage-toi ! dit-elle d'un ton net et ferme. . . .

Rainey l'éteignit passionnément entre ses bras.

—Tu le veux, tu le permets ? demanda-t-il suffoqué par une immense joie ! O ma chère et vaillante compagne, sois bénie pour ton énergique et fidèle amour. . . .

—Oui, engage-toi, reprit-elle avec ardeur. Dieu est bon et je ne tremble pas, Michel, tu me reviendras. . . . Oh ! c'est notre revanche, notre réhabilitation. . . . Michel, tous vont s'incliner devant toi, on te rendra l'estime, la considération que tu as toujours méritée. . . . on t'admira. . . .

Le soir même il partait, et Suzanne, forte jusqu'au bout, ne pleura que lorsqu'il ne fut plus là pour voir couler ses larmes.

Michel s'offrit au premier corps franc qui s'organisait dans les Vosges. . . . Là, la bravoure, la témérité même n'étaient pas maintenues et réglées par une inflexible discipline, chacun pouvait plus librement suivre son élan. . . . Avec quelle ardeur il se battrait ! . . .

L'officier qui recevait les engagements fronça les sourcils en reconnaissant Rainey.

C'était un de ses amis d'autrefois, un riche propriétaire des environs de Nancy ; très brave et très patriote, il employait la plus grande part de sa fortune à l'organisation du régiment de francs-tireurs dont il avait demandé le commandement.

—Pardon, monsieur, dit-il presque involontairement, je dois me tromper. . . . ce n'est pas vous qui. . . .

—Pardon, monsieur, interrompit simplement Michel, mes croyances religieuses m'interdisaient le duel ; mais elles me commandent de servir ma patrie, de donner mon sang et, s'il le faut, de mourir pour la défendre.

L'officier ému se leva spontanément :

—Vous êtes un vrai brave, Rainey, s'écria-t-il, très ému : pardonnez-moi et donnez-moi votre main. . . .

Ce fut la première goutte de baume qui tomba sur le cœur ulcéré de Michel.

La guerre finie, les salons se rouvrirent non plus gais et jaseurs mais tristes, voilés de crêpe : on portait le deuil de bien des morts, le deuil de l'Alsace et de la Lorraine morcelées par l'ennemi.

Le salon de Suzanne Rainey était rempli de monde ; tout bas on y parlait de haine contre les vainqueurs et de l'espoir de la revanche. . . .

Rainey, debout, adossé à la cheminée, traçait déjà un nouveau plan de bataille. Il connaissait si bien ses forêts, il en savait toutes les ressources, et de sa voix chaude, vibrante, énumérait si éloquemment les facilités de la défense. Tout le monde l'écoutait charmé.

Il avait repris son élégant uniforme de forestier, vert et argent, à l'allure quelque peu militaire.

Quelque chose de plus militaire encore, c'étaient, au front, une belle balafre en biais, le bras droit brisé par un éclat d'obus, encore en écharpe ; et, au revers du drap sombre, brillant comme une goutte de sang vermeil, la rosette des braves.

Suzanne, rayonnante du plus légitime orgueil, ne quittait pas son mari des yeux, et, lorsqu'il eut fini de parler, comme un instant de silence admiratif et recueilli suivait ses ardentes paroles :

—Vous voyez, dit la jeune femme, fièrement, aux amis nouveaux et aux amis revenus d'autrefois, vous voyez que tous ceux qui ne se battent pas en duel ne sont pas des lâches ! . . .

LE SOUPER EST, assurément, INDISPENSABLE

et la question qui se pose est celle-ci : Doit-on manger, boire, ou s'en priver, considérant le souper comme un rafraîchissement tardif ?

On doit se priver

De tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles hygiéniques suivantes :

On doit Manger

Ce qui s'assimile vite et ne surcharge pas les organes digestifs durant la nuit.

On doit Boire

Seulement ce qui provoque un sommeil réparateur, sans répression réactionnaire le matin.

BOVRIL

BON MOYEN

Le meilleur moyen de guérir la toux, la bronchite, les maux de gorge et les rhumes de poitrine est de faire usage du *Baume Rhumal*.

—L'essence de Vanille rapporte à Mexico près de \$1,000,000 par an.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

MONTREAL

Correspondant de tous les journaux français. Nouvelles revues artistiques tels que la *Panorama*, *Paris la nuit*, *Paris s'amuse*, *Paris instantané*, *Le Salon*, *Le Livre d'amour*, à 25c chaque exemplaire. L'Exposition de 1900, hebdomadaire 15c. Modes françaises à 5c avec patron et paraissant toutes les semaines. —2

POUR CHAPELETS DES RR PP. Croisiers, médailles et petits chapelets de St-Antoine. Timbres-poste oblitérés, écrire à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, 153, rue Shaw, Montréal.

LA BANQUE D'EPARGNE

De la Cité et du District de Montréal

L'assemblée générale annuelle des actionnaires de cette institution aura lieu en son bureau, rue Saint-Jacques,

Mardi, le 2 mai prochain, à 1 heure p.m.

pour la réception du rapport annuel et autres états et pour l'élection des directeurs.

Par ordre des directeurs,

HY. BARBEAU, Gérant.

VICTOR ROY,

Architecte et évaluateur

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis.

MONTREAL

Le Petit Windsor



Restaurant
des Gourmets

101, RUE
ST-LAURENT

JOS. POITRAS, Prop.
A. CLOUTIER, Gérant.

OUVERT DE JOUR ET DE NUIT.